



Tourguéniev
Romans et nouvelles
complets

II

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR FRANÇOISE FLAMANT ET ÉDITH SCHERRER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

TOURGUÉNIEV

*Romans
et nouvelles
complets*

II

TEXTES TRADUITS
PAR FRANÇOISE FLAMANT
ET ÉDITH SCHERRER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1982.

ROMANS ET NOUVELLES
COMPLETS
DE TOURGUÉNIEV

FAUST

Récit en neuf lettres

Entbehren sollst du, sollst entbehren¹.

Faust, 1^{re} partie.

PREMIÈRE LETTRE

PAUL ALEXANDROVITCH B***

À SIMÉON NIKOLAÏÉVITCH V***

Village de M***, 6 juin 1850.

Je suis ici depuis trois jours, cher ami, et selon ma promesse je prends la plume pour t'écrire. Il tombe depuis ce matin une petite pluie fine : impossible de sortir; et puis, j'ai vraiment envie de bavarder avec toi. Me revoici dans mon ancien nid où je n'ai pas été, c'est terrible à dire, neuf ans entiers. Ah ! que ne s'est-il passé durant ces neuf ans ! Au vrai, si l'on y songe, je suis réellement devenu un autre homme. Eh oui ! un autre homme, en effet : tu te souviens, dans le salon, du petit miroir obscur de mon arrière-grand-mère, qui a de si curieuses volutes dans les angles (tu te demandais toujours ce qu'il avait bien pu voir cent ans auparavant) :

sitôt arrivé, je suis allé à lui, et j'en ai été troublé malgré moi. J'ai vu tout d'un coup, combien j'avais vieilli et changé ces derniers temps. D'ailleurs, je ne suis pas le seul à avoir vieilli. Ma pauvre bicoque depuis longtemps vétuste tient à peine debout maintenant, elle est toute de guingois, elle s'est enfoncée dans la terre. Ma bonne Vassilievna¹, notre femme de charge (tu ne l'as sûrement pas oubliée, elle te régalaît de si bonnes confitures) est toute desséchée et voûtée; à ma vue, elle n'a même pas pu crier et n'a pas pleuré; elle a seulement gémi, puis une quinte de toux l'a secouée, elle est tombée sans force sur une chaise en agitant la main. Le vieux Térance est encore vaillant, comme avant il se tient droit et marche les pieds en dehors, toujours revêtu des mêmes pantalons de nankin jaune, chaussé des mêmes souliers de maroquin grinçants, au cou-de-pied montant orné de rubans, sur lesquels tu t'es plus d'une fois attendri... Mais mon Dieu ! Comme ils flottent, maintenant, ces pantalons, sur ses pauvres jambes maigres ! Comme ses cheveux ont blanchi ! Et sa figure s'est toute ratatinée, elle est grosse comme le poing; et lorsqu'il m'a parlé, quand il s'est mis à distribuer les tâches et à donner des ordres dans la pièce voisine, il m'a paru à la fois comique et pitoyable. Toutes ses dents sont tombées, et il ne peut que bredouiller, avec des sifflements et des chuintements. Le jardin, en revanche, a remarquablement embelli : les modestes arbustes de lilas, d'acacias, de chèvrefeuilles (tu te souviens, nous les avons plantés ensemble) sont devenus de magnifiques buissons serrés; les bouleaux, les érables, tout cela a poussé en hauteur et en largeur; les allées de tilleuls, surtout, sont devenues belles. Je les aime, ces allées, j'aime la tendre couleur gris vert et le parfum délicat de l'air sous leurs voûtes; j'aime le réseau bigarré que dessinent les ronds de lumière sur la terre sombre (je ne salue pas, tu le sais). Mon petit chêne favori est maintenant un jeune chêne. Hier, en plein après-midi, j'ai passé plus d'une heure à son ombre, assis sur un banc. J'y étais très bien. Autour de moi, l'herbe était si gaiement fleurie; toute chose était revêtue d'une lumière dorée, vive et moelleuse; même l'ombre en était transpercée... Et ce qu'on pouvait entendre d'oiseaux ! Tu n'as pas oublié, j'espère, que les oiseaux sont ma passion. Les tourterelles roucoulaient sans répit,

de temps en temps un loriot sifflait, un pinson égrenait sa charmante ritournelle, des merles se fâchaient et jabo-taient, le chant d'un coucou s'entendait au loin; soudain, comme un fou, un pivert poussait son cri perçant. J'écoutais, j'écoutais tout ce doux brouhaha fondu, et je n'avais pas envie de faire un mouvement, tandis que mon cœur s'amollissait, de paresse ou de douceur, je ne sais. Et il n'y a pas seulement le jardin qui ait poussé : je vois passer constamment sous mes yeux des gaillards drus et robustes en qui je n'arrive réellement pas à reconnaître mes amis les gamins d'autrefois. Et ton favori, Timocha, est devenu maintenant un si beau Timothée que tu ne saurais l'imaginer. Tu craignais alors pour sa santé et lui prédisais la phtisie; eh ! bien, si tu voyais maintenant ses énormes mains rouges sortant des manches trop étroites de sa casaque de nankin, et les gros muscles arrondis qui bombent partout sur sa personne ! Il a une nuque de taureau et la tête toute couverte de boucles blondes et serrées, un véritable Hercule Farnèse ! Du reste, son visage a moins changé que ceux des autres, il n'a pas même beaucoup augmenté de volume, et son joyeux sourire « béant », comme tu disais, est resté le même. Je l'ai pris comme valet de chambre; j'ai lâché à Moscou celui que j'avais à Pétersbourg : il se plaisait un peu trop à me faire honte et à me faire sentir sa supériorité en belles manières de la capitale. Quant à mes chiens, je n'en ai pas retrouvé un seul; ils sont morts les uns après les autres. Nefka seule leur a survécu, mais même elle ne m'a pas attendu comme Argos avait su attendre Ulysse; il ne lui a pas été donné de revoir de ses yeux éteints son ancien maître et compagnon de chasse. Mais Chavka est toujours là, elle a toujours son aboiement rauque et son oreille percée, et des bardanes dans la queue, comme de juste. Je me suis installé dans ton ancienne petite chambre. Le soleil y tape fort, il est vrai, et les mouches y sont nombreuses; en revanche, cela sent moins la vieille demeure que les autres chambres. Chose étrange ! Cette odeur de renfermé, un peu aigre et passée, affecte fortement mon imagination : je ne dirai pas qu'elle m'est désagréable, au contraire; mais elle excite en moi la tristesse et, finalement, la neurasthénie. Tout comme toi j'aime beaucoup les vieilles commodes ventruées à

ferrures de cuivre, les fauteuils blancs à dossiers ovales et aux pieds arqués, les lustres en perles de verre salis par les mouches, dont le centre est fait d'un gros œuf en papier d'étain mauve, en un mot tout ce qui est mobilier ancestral; mais voir tout cela constamment, je ne le puis : une sorte d'ennui inquiet (c'est le mot !) m'envahit. Dans la chambre où je me suis installé, le mobilier est tout à fait ordinaire, de fabrication domestique; cependant j'ai laissé dans un angle un placard haut et étroit garni d'étagères sur lesquelles, à travers la poussière, on distingue à peine tout un mélange de vaisselle datant du bon vieux temps, en verre soufflé bleu et vert; et au mur, j'ai fait accrocher ce portrait de femme, tu te souviens, dans un cadre noir, que tu appelais le portrait de Manon Lescaut. Il a quelque peu noirci pendant ces neuf ans; mais les yeux ont toujours leur expression rêveuse, sournoise et tendre, les lèvres rient du même rire fantasque et triste, et la rose à demi effeuillée s'échappe toujours des doigts fins avec la même douceur. Ce qui m'amuse beaucoup, ce sont les grands rideaux de ma chambre. Ils furent jadis verts, mais ils ont jauni au soleil : des scènes du *Solitaire* d'Arincourt¹ y sont représentées en noir. Sur l'un des rideaux, ce solitaire avec une énorme barbe, les yeux exorbités, des sandales aux pieds, emporte dans les montagnes une espèce de demoiselle échevelée; sur l'autre se déroule une bataille acharnée entre quatre chevaliers coiffés de bérêts, les manches froncées aux épaules; l'un d'entre eux gît mort, *en raccourci*, les pires horreurs sont représentées, et tout autour ce calme inaltérable, et les rideaux eux-mêmes renvoient sur le plafond des reflets si paisibles... Une sorte de quiétude habite mon âme depuis que je suis installé ici; je n'ai envie de rien faire, de voir personne, la songerie ne me dit plus rien, je me sens trop paresseux pour philosopher; mais pas pour penser : ce sont deux choses différentes, comme tu le sais bien toi-même. Les souvenirs d'enfance ont fondu sur moi les premiers... Où que j'aille, quoi que je regarde, il en sortait de partout, clairs, clairs jusqu'aux plus petits détails et comme figés dans la netteté de leurs contours... Puis ces souvenirs ont été remplacés par d'autres, puis... puis je me suis tout doucement détourné du passé, et il ne m'est plus resté dans la poitrine qu'une sorte de pesanteur sommeillante. Imagine

la scène ! Assis sur la digue, sous un saule, j'ai brusquement fondu en larmes contre toute attente, et j'aurais pleuré longtemps malgré mon âge déjà avancé si je n'avais pas eu honte devant une femme du village qui passait par là et qui, après m'avoir regardé avec curiosité, me fit un grand salut bien bas, le visage détourné, avant de passer son chemin. Je resterais bien volontiers dans cette disposition (bien entendu, je ne pleurerai plus désormais) jusqu'à mon départ d'ici, c'est-à-dire jusqu'au mois de septembre, et je serais fort ennuyé si quelque voisin avait tout d'un coup l'idée de me rendre visite. D'ailleurs, il semble que ma crainte soit vaine, car je n'en ai pas, de proches voisins. Tu me comprendras, j'en suis convaincu ; tu sais toi-même par expérience combien la solitude est souvent bienfaisante... Elle m'est nécessaire, surtout maintenant, après toutes mes pérégrinations.

Et puis je ne m'ennuierai pas. J'ai apporté avec moi quelques livres, et j'ai ici une bibliothèque convenable. Hier, j'ai ouvert tous les placards, et j'ai longtemps fouillé dans les livres moisis. J'ai trouvé beaucoup de choses remarquables que je n'avais pas remarquées auparavant : *Candide* dans une traduction manuscrite des années soixante-dix¹ ; des gazettes et des revues de la même époque ; *Caméléon le Magnifique*² (autrement dit Mirabeau) ; *Le Paysan perversi* etc. Je suis tombé sur des livres d'enfant, les miens et aussi ceux de mon père et de ma grand-mère, et même, figure-toi, de mon arrière-grand-mère : sur une très vieille grammaire française reliée de couleurs vives, il y a écrit en grosses lettres : *Ce livre appartient à Mlle Eudoxie de Lavrine*³, et la date est mise, 1741. J'ai vu aussi des livres jadis rapportés par moi de l'étranger, et parmi eux *Faust* de Goethe. Tu ignores peut-être qu'il fut un temps où je savais *Faust* par cœur (la première partie, bien entendu), mot à mot ; je ne pouvais me lasser de le lire... Mais les jours passent et ne se ressemblent pas, et au cours de ces neuf dernières années, c'est tout juste s'il a pu m'arriver de prendre en mains le texte de Goethe. Avec quel sentiment ineffable j'ai aperçu le petit exemplaire si familier (une mauvaise édition de 1828⁴) ! Je l'ai emporté avec moi, je me suis mis au lit et j'ai commencé à le lire. Quelle impression a produite sur moi

toute la magnifique première scène ! L'apparition de l'Esprit de la Terre, ses paroles, tu te souviens : « Dans l'océan de la vie, et dans la tempête de l'action¹ », ont réveillé en moi un frémissement depuis longtemps oublié, le froid intérieur de l'extase. Je me suis tout rappelé : Berlin, ma vie d'étudiant, Fraulein Clara Stich, Zeidelman dans le rôle de Méphistophélès, la musique de Radziwill², et tout, et tout... Longtemps je n'ai pu m'endormir : ma jeunesse était revenue, et elle se dressait devant moi comme un fantôme : tel un feu, tel un poison, elle est entrée dans mes veines, mon cœur dilaté ne voulait plus se contracter, des ondes inconnues ont déferlé sur ses cordes, et les désirs se sont mis à bouillonner...

Voilà à quelles chimères s'adonnait ton ami, à près de quarante ans, enfermé tout seul dans sa petite maison solitaire ! Et si quelqu'un m'avait vu sans que je m'en aperçoive ? Eh ! quoi ? Je n'aurais pas été honteux le moins du monde. Avoir honte, c'est aussi un signe de jeunesse ; et sais-tu à quoi j'ai commencé à m'apercevoir que je vieillissais ? Voici à quoi. Maintenant, je m'efforce de m'exagérer à moi-même mes sensations agréables et d'atténuer les tristes, alors qu'aux jours de ma jeunesse je faisais exactement le contraire. On se promenait alors avec sa tristesse comme avec un trésor, et on avait honte d'un élan de gaieté...

Et pourtant, il me semble que malgré toute mon expérience de vie, il existe encore quelque chose au monde, mon ami Horatio, que je n'ai pas éprouvé, et ce « quelque chose » pourrait bien être le plus important.

Mais qu'en suis-je venu à écrire ! Adieu ! À une autre fois. Que fais-tu à Pétersbourg ? Au fait : Sabel, mon cuisinier à la campagne, me charge pour toi de ses salutations. Il a vieilli aussi, mais pas trop, il a grossi, ses joues sont un peu flasques. Il fait toujours aussi bien la poule bouillie aux oignons, les vatrouchki³ aux bords dentelés et le pigouss⁴ : le pigouss, ce fameux plat de nos steppes qui te blanchissait la langue et te la faisait raide comme un pieu dans le gosier pendant vingt-quatre heures d'affilée. En revanche, il dessèche les rôtis tout comme avant, à les cogner contre l'assiette, du vrai carton. Tout de même, adieu !

DEUXIÈME LETTRE

DU MÊME AU MÊME

Village de M***, 12 juin 1850.

J'ai une nouvelle assez importante à t'annoncer, cher ami. Écoute un peu ! Hier, avant le dîner, l'envie m'a pris de faire un tour, mais ailleurs que dans le jardin ; je suis parti sur la route qui mène à la ville. Marcher sans but d'un pas rapide sur une longue route droite est bien agréable. On fait comme si l'on avait à faire, on se hâte vers je ne sais quoi. Que vois-je : une calèche arrive en sens inverse. Viendrait-elle chez moi ? pensai-je avec une secrète terreur... Pourtant non ; dans la calèche se trouve un monsieur à moustache, inconnu de moi. Je me rassurai. Mais soudain ce monsieur, arrivé à ma hauteur, ordonne à son cocher d'arrêter les chevaux, soulève poliment sa casquette et me demande plus poliment encore si je ne suis pas un tel, en m'appelant par mon nom. Je m'arrête à mon tour et, avec l'assurance d'un inculpé que l'on mène à l'interrogatoire, je réponds : « C'est bien moi », tout en regardant le monsieur à moustache avec des yeux ronds et en pensant à part moi : « Mais je l'ai pourtant vu quelque part ! »

« Vous ne me reconnaissez pas ? dit celui-ci tout en descendant de sa calèche.

— Pas du tout, monsieur.

— Eh bien, moi, je vous ai reconnu tout de suite. »

De fil en aiguille, il apparaît que c'est Priimkov, tu te souviens, notre ancien camarade d'université : « Tu parles d'une grande nouvelle ! » penses-tu en cet instant, mon cher Siméon Nikolaïtch. « Priimkov, autant qu'il m'en souviennne, était un garçon assez inconsistant quoique point méchant et point sot. » Parfaitement, mon bon ami ; mais écoute la suite de notre conversation.

« J'ai été ravi, continue-t-il, lorsque j'ai entendu dire que vous étiez venu dans votre village, que vous étiez notre voisin. D'ailleurs, je ne suis pas le seul à être ravi.

— Pourrais-je savoir, demandai-je, qui a eu l'amabilité de... ?

— Ma femme.

— Votre femme !

— Oui, ma femme : c'est une vieille amie à vous.

— Et pourrais-je savoir comment se nomme votre femme ?

— Elle se nomme Véra Nikolaïevna ; elle est née Ieltsov...

— Véra Nikolaïevna ! » m'écriai-je malgré moi...

Voilà, c'est là cette grande nouvelle dont je te parlais au début de ma lettre.

Mais peut-être ne vois-tu, là non plus, rien d'important... Je vais devoir te raconter un peu de ma vie passée... depuis longtemps passée.

Lorsque nous sommes, toi et moi, sortis ensemble de l'Université, en 183*, j'avais vingt-trois ans. Tu pris du service ; moi, comme tu le sais, j'avais décidé de me rendre à Berlin. Mais à Berlin il n'y avait rien à faire avant le mois d'octobre. J'eus envie de passer un été en Russie, à la campagne, de paresser une bonne fois, la dernière, et après, de me mettre au travail sérieusement. Dans quelle mesure s'est réalisée cette dernière intention, ce n'est pas le moment maintenant d'en discuter longuement... « Mais où pourrais-je passer l'été ? » me demandais-je. Je n'avais pas envie d'aller dans mes terres : mon père était mort depuis peu, je n'avais pas de parents proches, je redoutais la solitude, l'ennui... Et c'est pourquoi j'acceptai avec joie l'invitation de l'un de mes parents, un cousin de mon père, dans sa propriété du gouvernement de T***. C'était un homme fortuné, bon et simple, il vivait en barine¹ dans une vaste demeure de barine. Je m'installai chez lui. Mon oncle avait une grande famille : deux fils et cinq filles. De plus, une foule de gens profitaient de son hospitalité. Sa maison ne désemplissait pas : et pourtant la vie n'y était pas gaie. Les journées s'écoulaient bruyantes, il n'y avait pas moyen de s'isoler. Tout se faisait collectivement, tout le monde essayait de se distraire d'une manière ou d'une autre, d'inventer un amusement, et à la fin du jour nous étions tous affreusement fatigués. Cette vie avait je ne sais quel relent de vulgarité. Je rêvais déjà de départ et attendais seulement que la fête de mon oncle fût passée, mais le jour même de cette fête, au bal, je vis Véra Nikolaïevna Ieltsov — et je restai.

Elle avait alors seize ans. Elle vivait avec sa mère dans

une petite propriété, à cinq ou six verstes de celle de mon oncle. Son père, un homme tout à fait remarquable disait-on, avait atteint rapidement le grade de colonel et serait monté plus haut s'il n'était mort jeune, tué accidentellement à la chasse par un camarade. Véra Nikolaïevna resta orpheline toute petite fille. Sa mère aussi était une femme exceptionnelle : elle parlait plusieurs langues, savait beaucoup de choses. Elle avait sept ou huit ans de plus que son mari, qu'elle avait épousé par amour ; il l'avait secrètement enlevée de la maison paternelle. Elle faillit ne pas supporter sa mort, et jusqu'à son dernier jour (à ce que me dit Priimkov, elle mourut peu après le mariage de sa fille) ne porta que des toilettes noires. Je me rappelle vivement son visage : expressif, sombre, encadré d'une épaisse chevelure devenue grise, avec de grands yeux sévères comme éteints et un nez droit et fin. Son père — dont le nom était Ladanov — avait vécu quinze ans en Italie. La mère de Véra Nikolaïevna était la fille d'une simple paysanne d'Albano qui fut assassinée le lendemain de ses couches par un Trans-tévérin, son fiancé, à qui Ladanov l'avait ravie... Cette histoire fit en son temps beaucoup de bruit. Rentré en Russie, Ladanov ne sortit plus de sa maison ni même de son bureau, il s'adonnait à la chimie, à l'anatomie, à des expériences cabalistiques, voulait prolonger la vie humaine, s'imaginait que l'on pouvait entrer en relation avec les esprits, rappeler les morts... Les voisins le considéraient comme un sorcier. Il aimait extrêmement sa fille, lui enseigna tout lui-même, mais ne lui pardonna pas sa fuite avec Ieltsov, refusa de la voir ainsi que son mari, leur prédit à tous deux une vie malheureuse et mourut seul. Restée veuve, Mme Ieltsov consacra tous ses loisirs à l'éducation de sa fille et ne reçut chez elle presque personne. Lorsque je fis la connaissance de Véra Nikolaïevna, elle n'était, imagine-toi, jamais allée de sa vie dans aucune ville, même pas au chef-lieu de district.

Véra Nikolaïevna ne ressemblait pas aux demoiselles russes ordinaires : elle avait une sorte de cachet bien à elle. Ce qui me frappa chez elle, dès la première fois, ce fut le calme étonnant de tous ses mouvements et de tous ses propos. Elle semblait ne se faire de souci pour rien, ne s'inquiéter de rien, elle répondait simplement et intelli-

gement, écoutait avec attention. L'expression de son visage était sincère et franche comme chez une enfant, mais avec quelque chose de froid et d'uniforme, sans rien de pensif pourtant. Elle était rarement gaie, et l'était autrement que les autres : la clarté d'une âme innocente, plus radieuse que la gaieté, illuminait tout son être. Elle était petite, très bien faite, un peu frêle, elle avait des traits réguliers et tendres, un beau front lisse, des cheveux blond doré, le nez droit de sa mère, des lèvres assez pleines; ses yeux gris un peu cernés avaient un regard presque trop direct sous leurs cils épais recourbés vers le haut. Ses mains n'étaient pas grandes sans être très belles : les gens doués d'un talent quelconque n'ont pas ce genre de mains... Et de fait, Véra Nikolaïevna n'avait aucun talent particulier. Le timbre de sa voix était celui d'une fillette de sept ans. Au bal chez mon oncle je fus présenté à sa mère, et quelques jours après, je me rendis chez elles pour la première fois.

Mme Ieltsov était une femme très étrange, une femme de caractère, opiniâtre et concentrée. Elle eut sur moi une forte influence : je la respectais tout en la craignant un peu. Tout chez elle se faisait par système, même sa fille avait été élevée selon un système, mais elle n'entraînait pas sa liberté. Sa fille l'aimait et avait en elle une confiance aveugle. Il suffisait que Mme Ieltsov, en lui donnant un livre, lui dise : « Cette page-ci, tu ne dois pas la lire » — elle aurait plutôt sauté la page précédente que de jeter un coup d'œil sur la page défendue. Mais Mme Ieltsov avait aussi ses *idées fixes*, ses dadas. Par exemple, elle craignait comme le feu tout ce qui pouvait agir sur l'imagination; et c'est pourquoi à dix-sept ans sa fille n'avait lu ni une nouvelle ni un poème, alors qu'en géographie, en histoire et même en histoire naturelle elle me réduisait bien souvent à *quia*, tout candidat¹ que je fus, et non des moindres, comme tu t'en souviens peut-être. J'essayai bien un jour de discuter avec Mme Ieltsov de son dada, quoiqu'il fût difficile de l'entraîner dans une conversation : elle était fort silencieuse. Elle se contenta de hocher la tête.

« Vous prétendez, dit-elle enfin, que la lecture d'œuvres poétiques est *à la fois* utile et agréable... Je crois, moi, qu'il faut dans la vie choisir au préalable *entre* l'utile et l'agréable, et se décider alors une bonne fois, pour

toujours. Moi aussi, j'ai voulu jadis réunir l'un et l'autre... C'est impossible, et cela conduit l'homme à sa perte, ou à la médiocrité. »

Oui, c'était une créature étonnante que cette femme, une femme d'honneur, fière, non exempte de fanatisme et d'une superstition bien personnelle. « J'ai peur de la vie », me dit-elle un jour. Et effectivement elle en avait peur; elle avait peur de ces forces mystérieuses sur lesquelles la vie est édifiée et qui, de loin en loin, mais de manière inattendue, se manifestent au grand jour. Malheur à celui dont elles se joueront ! Elles s'étaient révélées effrayantes pour Mme Ieltsov, ces forces : pense à la mort de sa mère, à celle de son mari, à celle de son père... Cela aurait fait peur à n'importe qui. Je n'ai jamais vu qu'elle eût souri une seule fois. Elle s'était en quelque sorte verrouillée intérieurement, et elle avait jeté la clé à l'eau. Elle avait dû supporter beaucoup de chagrin dans son existence sans l'avoir jamais partagé avec personne : elle avait tout enfoui dans son cœur. Elle s'était si bien accoutumée à ne pas donner libre cours à ses sentiments qu'elle répugnait même à manifester son amour passionné pour sa fille; pas une fois elle ne l'embrassa devant moi, jamais elle ne l'appelait par un petit nom affectueux, toujours Véra. Je me souviens de l'une de ses paroles : je lui avais dit je ne sais plus comment que nous avions tous, nous les hommes d'aujourd'hui, quelque chose de brisé... « Nous n'avons pas de raison de briser une partie de nous-mêmes, dit-elle : il faut arriver à se briser complètement, ou alors n'y pas toucher... »

On voyait très peu de visiteurs chez Mme Ieltsov ; mais moi, j'y allais souvent. Je me rendais compte sans oser me l'avouer qu'elle me montrait de la bienveillance; et Véra Nikolaïevna me plaisait beaucoup. Nous bavardions ensemble, faisons des promenades... Sa mère ne nous gênait pas; la fille, de son côté, n'aimait pas être sans sa mère, et pour ma part je ne ressentais pas le besoin d'un entretien en tête à tête. Véra Nikolaïevna avait l'étrange habitude de penser à haute voix; la nuit, dans son sommeil, elle parlait fort et distinctement de ce qui l'avait frappée dans le courant de la journée. Un jour, m'ayant regardé attentivement, le menton légèrement appuyé sur sa main dans une posture qui lui était familière, elle dit : « J'ai dans l'idée que B*** est quel-

qu'un de bien, mais on ne peut pas compter sur lui. » Nos relations étaient fort amicales et égales; une fois seulement, je crus saisir, quelque part, là-bas, très loin au fond de ses yeux clairs un je-ne-sais-quoi d'étrange, quelque chose comme de la volupté et de la tendresse... Mais peut-être m'étais-je trompé.

Cependant le temps passait, et le moment venait pour moi de me préparer au départ. Mais je ne cessais d'atormoyer. Lorsqu'il me venait à l'esprit, lorsqu'il me souvenait que bientôt je ne verrais plus cette charmante jeune fille à laquelle je m'étais tellement attaché, une angoisse me prenait... Berlin commençait à perdre sa force d'attraction. Je n'osais m'avouer à moi-même ce qui se passait en moi, et puis je ne le comprenais même pas : c'était comme un brouillard qui flottait dans mon âme. Enfin, un beau matin, d'un seul coup tout me devint clair. « Qu'aller chercher encore ? pensais-je, pourquoi viser bien loin ? Car enfin de toute façon la vérité ne me tombera pas du ciel. Ne ferais-je pas mieux de rester ici et de me marier ? » Et figure-toi, cette idée de mariage ne me fit nulle peur à ce moment-là. Au contraire, je m'en réjouis. Bien plus : le jour même, je m'ouvris de mon intention — non pas à Véra Nikolaïevna, comme on aurait pu s'y attendre, toutefois, mais à Mme Ieltsov elle-même. La vieille dame me regarda.

« Non, mon cher, dit-elle, partez pour Berlin, brisez-vous donc encore un peu. Vous êtes bon; mais ce n'est pas un mari comme vous qu'il faut à Véra. »

Je baissai les yeux, je rougis, et, ce qui t'étonnera sans doute encore plus, je me rangeai tout de suite intérieurement à l'opinion de Mme Ieltsov. Une semaine plus tard je partis, et depuis je ne les avais plus revues, ni elle, ni Véra Nikolaïevna.

Je t'ai raconté mes aventures brièvement, parce que je sais que tu n'as aucun goût pour les « développements ». Arrivé à Berlin, j'oubliai très vite Véra Nikolaïevna... Mais la mention inattendue de son nom m'a ému, je l'avoue. Je suis frappé par l'idée qu'elle est si près, qu'elle est ma voisine, que je la verrai un jour prochain. Le passé a surgi devant moi brusquement, comme sortant de terre, il est là, tout près. Priimkov m'a déclaré qu'il était précisément venu me voir dans le but de renouer nos vieilles relations d'amitié, et qu'il

espérait m'avoir chez lui dans les délais les plus brefs. Il m'a appris qu'il avait servi dans la cavalerie, qu'il avait donné sa démission comme lieutenant, acheté une propriété à huit verstes de chez moi, et qu'il avait l'intention d'exploiter son domaine, qu'il avait eu trois enfants mais que deux étaient morts, il lui restait une fille âgée de cinq ans.

« Votre femme aussi se souvient de moi ? demandai-je.

— Oui, elle se souvient de vous, ajouta-t-il avec une légère hésitation. Bien sûr, elle était encore une enfant, alors, si l'on peut dire; mais sa mère faisait toujours grand cas de vous, et vous savez quel prix elle attache à chaque parole de la défunte. »

Les mots de Mme Ieltsov, comme quoi je ne convenais pas à Véra, me revinrent en mémoire... « Il faut croire que *toi*, tu lui convenais », pensai-je en regardant subrepticement Priimkov. Il est resté quelques heures chez moi. C'est un très bon garçon, un garçon charmant, il parle si modestement, il a l'air si débonnaire; on ne peut pas ne pas l'aimer... mais ses moyens intellectuels ne se sont pas développés depuis l'époque où nous le connaissions. J'irai absolument chez lui, peut-être dès demain. Je suis extraordinairement curieux de voir ce qu'il est advenu de Véra Nikolaïevna.

Et toi, brigand, tu es sans doute en train de te moquer de moi, derrière ton bureau directorial; mais je t'écrirai quand même quelle impression elle m'aura faite. Adieu ! À la prochaine lettre.

TON P. B.

TROISIÈME LETTRE

DU MÊME AU MÊME

Village de M***, 16 juin 1850.

Eh bien, mon vieux, je suis allé chez elle, je l'ai vue. Avant tout, je dois t'informer d'une circonstance étonnante : crois-le ou non, libre à toi, mais elle n'a pour ainsi dire pas changé, ni de visage ni de silhouette.

| | |
|---------------------------|------|
| À la veille | |
| <i>Notice</i> | 1041 |
| <i>Notes et variantes</i> | 1056 |
| Premier amour | |
| <i>Notice</i> | 1066 |
| <i>Notes</i> | 1072 |
| Pères et fils | |
| <i>Notice</i> | 1077 |
| <i>Notes et variantes</i> | 1093 |
| Apparitions | |
| <i>Notice</i> | 1116 |
| <i>Notes et variantes</i> | 1130 |
| Assez | |
| <i>Notice</i> | 1137 |
| <i>Notes et variantes</i> | 1141 |
| Le Chien | |
| <i>Notice</i> | 1144 |
| <i>Notes et variantes</i> | 1148 |
| Fumée | |
| <i>Notice</i> | 1150 |
| <i>Notes et variantes</i> | 1170 |

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

FAUST

EXCURSION DANS LES GRANDS-BOIS

ASSIA

NID DE GENTILHOMME

À LA VEILLE

PREMIER AMOUR

PÈRES ET FILS

APPARITIONS

ASSEZ

LE CHIEN

FUMÉE

Traductions

par Françoise Flamant et Édith Scherrer

Chronologie

par Françoise Flamant

Notices, notes et variantes

par Françoise Flamant et Édith Scherrer